



Mémoire d'Auschwitz ASBL
Rue aux Laines, 17 boîte 50 – 1000 Bruxelles
Tél. : +32 (0)2 512 79 98
www.auschwitz.be • info@auschwitz.be

« Nous ne commençons à revivre que le soir, quand maman rentrait de l'Arbeit. » Témoignage de Lili Keller-Rosenberg, déportée à Ravensbrück à l'âge de 11 ans.

Sarah Timperman
Mémoire d'Auschwitz ASBL

Juillet 2019



Subissant les mêmes conditions de vie effroyables que les adultes ou étant le plus souvent condamnés à une mort immédiate, peu d'enfants ont survécu à la déportation. Le 3 juillet dernier, nous avons eu l'opportunité de rencontrer Madame Lili Keller-Rosenberg, déportée à l'âge de 11 ans, avec sa maman et ses deux petits frères, au camp de Ravensbrück et ensuite à Bergen-Belsen. Elle nous a confié son témoignage

duquel ressort l'angoisse permanente d'une enfant confrontée à l'inconnu, à la séparation et aux horreurs de la vie concentrationnaire. Alors que nous commémorerons bientôt les 75 ans de la libération des camps, elle a également insisté sur l'importance que revêt pour elle l'acte de transmettre. C'est avec le développement des discours négationnistes qu'elle a redoublé d'énergie en ce sens, racontant encore et encore son expérience concentrationnaire, appelant à la vigilance et au refus de toute forme de discrimination. Elle reste infatigable, surtout auprès des jeunes, dans les collèges et lycées du Nord et des Hauts-de-France, consciente qu'elle est l'un des derniers témoins à pouvoir encore le faire. Elle a également, tout récemment, publié le récit de son histoire¹.

Fuyant l'antisémitisme et la précarité, les parents de Lili Keller-Rosenberg ont quitté Budapest dans les années 1920 pour s'installer dans le nord de la France. La naissance de Lili, leur fille aînée, en 1932 est suivie de celles de Robert un an plus tard et d'André en 1940. Lorsqu'arrive l'Occupation, la famille subit les mesures imposées à la communauté juive : enregistrement, port de l'étoile jaune, exclusion de l'école. Sur les conseils avisés du curé de la paroisse voisine, les parents décident de mettre à l'abri leurs trois enfants. Durant une année, ils sont cachés et hébergés par le curé et ses proches. Lors de retrouvailles au moment de l'anniversaire de la maman, la famille Keller-Rosenberg est arrêtée à son domicile le 27 octobre 1943. Ils sont internés à la prison de Loos dans le Nord avant d'être envoyés à la prison de Saint-Gilles à Bruxelles et ensuite à la caserne Dossin de Malines d'où ils sont déportés six semaines plus tard par le convoi Z du 13 décembre 1943.

Cependant, leur parcours ne s'inscrit pas dans la déportation génocidaire et ils ne sont pas envoyés à Auschwitz-Birkenau. En effet, les Juifs de nationalité hongroise, turque et espagnole bénéficient d'un régime particulier en raison des relations diplomatiques qu'entretiennent ces États avec le Reich. Les

¹ Lili Leignel, *Moi, Lili Keller-Rosenberg, je suis encore là*, Canéjan, Copymedia, 2017.

Juifs originaires de ces pays sont « déportables », mais pas « exterminables »² et sont envoyés dans des camps de concentration. Les hommes de ce transport exceptionnel sont déportés à Buchenwald, tandis que les femmes et les enfants sont envoyés à Ravensbrück.

Après un voyage de trois jours, le convoi de Lili arrive au camp de concentration de Ravensbrück, camp réservé aux femmes dans lequel vivent aussi plusieurs centaines d'enfants³. Lili, ses frères et sa mère sont assignés au même baraquement où ils côtoient entre autres des résistantes françaises, belges et hollandaises ainsi que d'autres enfants juifs déportés avec leur mère. Ils survivront plus d'une année aux terribles conditions de vie du camp.

Au début de l'année 1945, en raison de la surpopulation du camp et de l'avancée des troupes soviétiques, les SS décident de limiter le nombre de détenues à Ravensbrück notamment en les transférant vers d'autres camps plus au centre de l'Allemagne. Lili et les siens sont évacués en train vers le camp de Bergen-Belsen dans des conditions terribles⁴. À Bergen-Belsen, les conditions de vie sont catastrophiques : la surpopulation, les épidémies de maladie comme le typhus et la famine font des ravages. Malgré tout, Lili, ses frères et sa mère survivent à cet enfer et sont libérés par les troupes britanniques le 15 avril 1945. Le père, quant à lui, fut exécuté quelques jours avant la libération de Buchenwald.

Extraits de l'interview de Madame Lili Keller-Rosenberg⁵

Madame, merci infiniment de nous confier votre témoignage. Tout d'abord, comment faut-il vous appeler ? Madame Leignel, Rosenberg ou Keller-Rosenberg ?

Je suis Lili Leignel de mon nom d'épouse, mais mon nom de jeune fille est Rosenberg. Je suis tellement sollicitée pour témoigner dans les établissements scolaires que parfois même – j'ai ce grand bonheur – il y a des salles dans les établissements scolaires qui portent mon nom. Et là, je souhaite, en accord avec mon mari, que ce ne soit pas au nom de Leignel. Je tiens à ce que ce soit le nom de mes parents qui soit partout imprimé. J'ai écrit tout récemment un livre et je tiens à ce que ce soit au nom de « Keller-Rosenberg ». Je mets maman d'abord, parce que j'ai subi toute la déportation avec elle. Papa, malheureusement, nous ne l'avons que peu connu. Une dizaine d'années. Il n'est pas rentré des camps. Il est fort important également à mes yeux, mais maman d'avantage, donc c'est cela l'explication « Lili Keller-Rosenberg ».

² Laurence Schram, *Dossin. L'antichambre d'Auschwitz*, Bruxelles, Racine, 2017, p. 21-23.

³ D'après les listes du camp exploitées par Bernhard Strebel, on relève la présence de 881 enfants de deux à seize ans. Parmi eux, de nombreux enfants juifs de nationalité turque, hongroise, roumaine, portugaise et espagnole déportés avec leur mère à la charnière de 1943 et 1944. Bernhard Strebel, *Ravensbrück : Un complexe concentrationnaire*, Paris, Fayard, 2005, p. 157.

⁴ Convoi du 28 février 1945 composé de 3 200 détenues, dont 200 enfants. Le voyage dura trois jours et fit de nombreuses victimes, surtout des enfants. *Ibid.*, p. 467.

⁵ Fonds des témoignages audiovisuels de la Fondation Auschwitz (YA/FA/236).

Pouvez-vous nous parler de vos parents ?

Mes parents sont venus de Hongrie dans les années 1920. En Hongrie, il y avait beaucoup d'antisémitisme et mes parents n'avaient pas de situation. Alors ils ont émigré en France, qui pour eux était le pays des droits de l'Homme, le pays où ils souhaitaient avoir des enfants. Nous sommes tous trois nés en France. Moi-même à Croix en septembre 1932 et mes frères à Roubaix. Le textile était florissant à Roubaix et dans tout le Nord. Mes parents, lorsqu'ils sont venus en France ne parlaient pas le français, ni l'un, ni l'autre. Ils ont eu quelques difficultés, mais papa a trouvé un emploi comme teinturier dans une usine tandis que maman était couturière dans une entreprise à Roubaix où nous habitons.

Que s'est-il passé pour votre famille au moment de l'Occupation ?

Vous savez, je témoigne toujours comme enfant de l'époque. Donc, nous n'étions pas très conscients. On voyait bien dans la ville de Roubaix ces nazis qui défilaient casqués, bottés, le fusil à l'épaule. Ça nous effrayait nous les enfants, mais une fois rentrés dans le foyer, nous étions apaisés. Nous habitons près de la paroisse Saint-Antoine, cette paroisse n'existe plus, mais c'était une belle grande église. Et le curé de cette paroisse savait ou sentait que des choses horribles allaient arriver pour nous. Il savait vraisemblablement ce que mes parents, démunis, ne pouvaient pas imaginer. Il est allé voir nos parents et leur a conseillé de nous cacher tous les trois dans sa propre famille. Mes parents ont compris qu'il y avait danger et ils ont accepté avec gratitude. Tous les trois, nous avons donc été placés. J'étais chez le frère du curé et sa belle-sœur. Ils avaient eux-mêmes trois enfants. Ils m'ont accueillie comme l'une des leurs. J'étais vraiment bien dans cette famille chaleureuse et aimante. Mon frère Robert était chez les parents du curé et le petit André était chez la sœur. Ces familles exceptionnelles nous aimaient. Cependant, nous ne nous rencontrions pas souvent, il ne fallait pas prendre de risque. Et surtout, nous ne rencontrions pas nos parents qui, eux, étaient restés à la maison. Ça nous a manqué. On sortait de temps en temps pour se rencontrer, le moins possible à cause du danger. Nous sommes restés une année et c'était bien, une vie de famille agréable. On nous présentait comme des cousins éloignés. Dans mon souvenir, personne ne posait des questions précises. Ou alors ils en parlaient entre adultes, mais jamais devant les enfants.

Dans quelles circonstances avez-vous été arrêtés ?

Un moment donné, je ne sais pour quelle raison, mes parents se sont imaginé, bien à tort, qu'il n'y avait plus de risque et nous ont fait revenir à la maison. Et puis, très vite, nous avons tous été arrêtés. On s'est posé la question de savoir si nous avions été dénoncés, mais nous étions recensés donc il était facile de venir nous arrêter. Nous avons été arrêtés très exactement le 27 octobre 1943. Ce sont des souvenirs tellement émouvants parce que, figurez-vous que c'était la journée d'anniversaire de maman. Donc, la veille au soir nous avons préparé, nous les enfants, des présents, des dessins et des récitations. Quelle ironie du sort, c'est cette nuit-là, à trois heures du matin que la *Feldgendarmerie* est arrivée chez nous. Ils ont grimpé les escaliers et tambouriné à la porte. Nous nous sommes réveillés en sursaut nous demandant ce qu'il se passait. Nous les enfants, nous étions apeurés, atterrés. En un temps record, il fallait ramasser ce que l'on avait de plus précieux. Et je me souviens d'un détail précis, mon petit frère André avait un petit canard en bois sur roulettes qu'il a ramassé et

mis sous son bras. Dans la rue, un camion militaire bâché nous attendait et nous a emmenés à la prison militaire de Loos qui se trouvait près de Lille.

D'autres personnes ont-elles été arrêtées en même temps que vous ?

Oui, de la famille. Des cousins et cousines et leurs parents qui venaient également de Hongrie et qui sont arrivés en France à peu près à la même époque. Mais je n'en parle pratiquement jamais, car ils ne le souhaitent pas. C'est un sujet tabou. Mais en dehors de ma famille, je ne vois pas d'autres personnes. Dans la cellule à Loos je ne vois qu'eux et nous. Nous les enfants, nous nous posions la question « mais pour quelle raison sommes-nous en prison ? » Nous ne comprenions pas. C'était très angoissant. Nous étions bouclés dans la cellule, nous ne sortions pas, nous restions en famille. Je ne me souviens de rien d'autre que de la peur.

Ensuite, vous avez été transféré en Belgique ?

Nous sommes restés trois jours à la prison de Loos après quoi on a emmené toute la famille en camion à la prison de Saint-Gilles à Bruxelles où nous ne sommes restés également que quelques jours. Il y avait du monde dans la cellule, beaucoup de monde, elle était trop exiguë pour le grand nombre que nous étions. Pendant ces trois jours-là, moi je ne retenais que notre malaise parce que nous étions dans l'ignorance. On sentait bien que cela ne tournait pas rond. Je parle toujours en tant qu'enfant de l'époque, on sentait un climat fébrile, mais on ne savait trop à quoi l'attribuer. « Pourquoi, comment et où va-t-on atterrir ? » Au bout de trois ou quatre jours, on nous a emmenés au camp de rassemblement de Malines. Là, nous avons connu les premiers SS, dont un SS flamand qui était appelé *Pferdekopf* et qui était très féroce. Nous les enfants, instinctivement, on se cachait. Nous vivions comme des ombres, on n'osait pas se montrer pour ne pas être vu et battu par ce personnage et les autres qui n'étaient pas meilleurs. On nous a mis dans des grandes pièces avec des paillasses. Nous étions nombreux dans cette chambrée, mais nous étions toujours en famille. C'est difficile à décrire, nous étions apeurés évidemment par ce qui se passait et en même temps les parents étant là, il y avait une certaine sécurité pour nous les enfants. Le temps était inexorablement long et angoissant, car nous étions toujours dans l'ignorance pour la suite.

Quand avez-vous compris que vous alliez être déportés et comment cela s'est-il passé ?

Un jour, il y a eu un appel sur la place du camp et on a entendu parler de déportation. Mais pour nous, cela ne signifiait rien. Même si nos parents savaient, ils ne nous en avaient pas parlé. Pour nous, la déportation, cela n'évoquait rien. Et ensuite, ce dont je me souviens fort bien, c'est d'une fouille épouvantable que nous avons dû subir. Quelle humiliation, jamais je ne pourrai l'oublier ! Cette fouille a eu lieu juste avant notre déportation. De là, on nous a tout de suite menés dans une gare où il y avait des wagons à bestiaux. Je me souviens que nous sommes montés dans ces wagons, on nous a poussés dans un wagon « Schnell, Schnell ». Et là, je ne vois plus papa. Papa a dû être emporté dans un autre wagon, nous n'étions plus avec lui, mais avec maman. Mais tout s'est fait tellement dans la rapidité, la brutalité, les chiens terribles qui nous faisaient si peur à nous les enfants. Nous avons voyagé trois, quatre jours sans manger et sans boire. Nous devons faire nos besoins devant tout le monde. C'était terrible, ignoble. Nous étions toujours enfermés, les portières

ne s'ouvraient pas. C'était une angoisse permanente, on vivait dans un état second. Nous les enfants, on ne savait pas s'il y avait des morts ou qui était mort. On ne savait plus rien. Nous gisions comme les autres.

Comment s'est passée votre arrivée à Ravensbrück ?

Nous sommes arrivés, il me semble, à la nuit tombante dans un endroit qui nous paraissait sinistre, fait de baraquements alignés. Aussitôt les SS sont apparus et nous ont poussés vers les *Washraum* où nous avons eu une douche rapide. Nous avons tous été rasés. Nous étions méconnaissables. On nous a distribué nos vêtements de bagnards et nos matricules. Le mien était le 25 612 que je devais connaître par cœur, en allemand. Nous n'étions plus des êtres humains. Et nous avons appris que nous étions arrivés dans le grand camp de concentration pour femmes à Ravensbrück.

À Ravensbrück, vous avez été séparée de votre maman ?

Non. Nous avons atterri au bloc 31, un bloc où il y avait des Françaises, des Belges et des Hollandaises, des résistantes. Nous étions nombreux. Nous dormions en bas : maman et mon petit frère André dans un châlit et moi j'étais dans le châlit d'à côté avec mon frère Robert. À l'appel, nous étions toujours côte à côte. Après l'appel, les femmes étaient triées pour l'*Arbeit*, le travail. Toutes ces déportées étaient de la main-d'œuvre gratuite. Elles effectuaient des travaux très pénibles comme la réfection des routes ou creuser des fosses. Chaque jour, maman était réquisitionnée pour l'*Arbeit*. C'était une femme petite, menue, elle effectuait des travaux très pénibles, souffrait beaucoup physiquement, mais elle souffrait également moralement. Les SS au gré de leur fantaisie retiraient parfois du bloc un enfant ou un autre et cet enfant disparaissait. Chaque soir en rentrant de l'*Arbeit*, maman se demandait avec angoisse si elle allait retrouver ses enfants. Ce n'est que bien des années plus tard en grandissant que j'ai compris ce tourment quotidien pour ma pauvre maman.

Que faisiez-vous la journée lorsque votre mère était à l'*Arbeit* ?

Nous les enfants, nous ne pouvions pas travailler. Nous étions trop faibles, trop chétifs. Nous restions dans nos blocs. Les journées sans maman étaient interminables. Nous avons peur de tout, nous restions enfermés dans le bloc toute la journée. Nous ne commençons à revivre que le soir quand maman rentrait de l'*Arbeit*. En journée, la *Stubowa*⁶, la gardienne restait avec nous. Nous en avons eu de très dures, de méchantes. À la fin, nous avons une *Stubowa* épatante, une dame tchèque. L'hiver, on restait enfermés toute la journée, mais l'été pour profiter d'un petit rayon de soleil, nous nous hasardions hors du bloc, mais nous n'osions pas aller bien loin. Nous nous contentions de nous accroupir le dos appuyé contre la paroi du bloc. Nous ne jouions plus. Nous n'étions plus des enfants comme les autres. Notre principale distraction était de tuer nos poux, car nous étions remplis de vermine. Par ailleurs, nous crevions littéralement de faim. Nous avons souffert de la faim, du froid, mais surtout, nous les enfants, de la peur. Une peur constante. Nous vivions comme des ombres, n'osant pas nous montrer. Les SS étaient terrifiants, ils sillonnaient les allées du camp toujours

⁶ Chaque Bloc est commandé par une *Blockälteste* ou *Blockowa*, ancienne déportée aidée de deux *Stubälteste* ou *Stubowa*.

accompagnés de leurs terribles chiens, nous en avons une peur bleue. Soixante-quinze ans plus tard, j'ai toujours peur des chiens, j'ai été traumatisée, jamais je n'ose m'approcher d'un chien.

Et les relations avec les autres enfants du camp ?

Il y avait des enfants, mais on ne peut pas dire qu'ils étaient nombreux. Dans mon bloc, il y avait une dizaine d'enfants. Mais on ne se parlait pas beaucoup. Il y avait aussi la difficulté de la langue, bien que les enfants belges parlaient français. Je me souviens d'un certain nombre d'entre eux venant notamment de Bruxelles. Mais nous ne jouions pas. Vous savez, nous étions amorphes, apeurés. Il faut se mettre à la place de ces enfants qui ont subi un terrible choc avec l'arrestation, la prison. C'était de mal en pis, toujours.

Comment gardiez-vous espoir ?

Nous avons peur, nous ne savions rien. Les adultes aussi avaient peur, mais se renseignaient. Maman l'a probablement fait aussi, mais voulant protéger ses enfants, elle ne nous parlait de rien. Lorsqu'elle rentrait le soir, ce n'était qu'amour et mots tendres pour justement enlever cette angoisse. Nous gardions espoir grâce à maman. C'était une petite femme énergique, une battante. Par exemple, lorsqu'on se plaignait de la faim, la pauvre ne pouvait rien donner. Elle s'arrangeait pour nous donner une bouchée supplémentaire se privant sur sa maigre pitance. Elle disait « vous savez, les enfants, je sens que bientôt nous allons être libérés et quand nous rentrerons à la maison, je vous cuisinerai tout ce dont vous avez envie. » Ça nous aidait à tenir. Elle trouvait toujours des petits trucs pour nous tenir encore un moment. Maman avait non seulement cette énergie, mais représentait un exemple, ça nous a fortifié et permis de survivre contre toute attente. Elle n'imaginait pas rentrer sans l'un d'entre nous.

Pouvez-vous nous raconter votre transfert de Ravensbrück à Bergen-Belsen ?

Au début du mois de février 1945, l'on rassembla quelques blocs sur la place du camp. Nous devions partir, mais nous ne savions où. Jamais on ne nous tenait au courant de l'endroit où on allait nous mener. Nous sommes arrivés dans une gare où à nouveau il y avait des wagons à bestiaux. Nous y avons grimpé aussi serrés que pour Ravensbrück et à nouveau nous avons voyagé trois ou quatre jours sans manger et sans boire. C'était un voyage atroce. Lorsque ce train s'est arrêté au bout de quelques jours, nous sommes tous descendus. Des camions nous attendaient. Nous avons roulé peu de temps, quelques dizaines de kilomètres. Lorsque ces camions se sont arrêtés, nous sommes descendus. Il y avait dans l'atmosphère une odeur pestilentielle, je ne saurais vous la décrire. À bout de force, n'en pouvant plus, nous sommes arrivés à pied dans un endroit qui nous paraissait encore plus sinistre que Ravensbrück. Il y avait à nouveau des blocs alignés, mais des cadavres partout jonchaient le sol. Il fallait les enjamber pour avancer. Un SS nous a poussés dans un bloc où nous nous rendions vaguement compte qu'il y avait déjà des occupants. Ce n'est qu'au petit matin que nous avons constaté avec effroi que dans ce bloc il n'y avait même plus de châlits. Nous couchions à même le sol. Parmi nous, il y avait des personnes décédées, des grands malades. Nous étions tous mélangés, vivants et morts dans une puanteur atroce.

Dans quel état d'esprit étiez-vous ?

À partir de ce moment-là, on se disait qu'on n'allait pas tenir. Ce camp était plus terrible que Ravensbrück, on y mangeait encore moins. Et surtout, au bout de quelque temps, nous avons constaté que maman était étrange. Elle gisait sur le sol à côté de nous. On lui parlait, elle ne nous répondait pas. Elle était si étrange. On ne comprenait pas... elle qui avait été si formidable à Ravensbrück, qui n'avait vécu que pour ses enfants. Là, elle était comme dans un autre monde. Je vous assure qu'à ce moment-là on préférait mourir. On se laissait aller, plus rien n'avait d'importance.

Comment le camp a-t-il été libéré ?

Un jour, la porte de notre bloc s'est ouverte et nous avons vu entrer des soldats. C'était des soldats anglais qui venaient de libérer le camp. Je revois encore l'effroi dans les yeux de ces soldats. Ils n'en croyaient pas leurs yeux de voir tous ces êtres affalés sur le sol, vivants et morts mélangés dans une puanteur atroce. Les Anglais se sont occupés des malades. Il y avait fort à faire, tout le monde était malade ! C'est à ce moment-là que nous avons appris que maman avait contracté le *Kopftyphus*. *Kopf* signifie tête. Les malades atteints du *Kopftyphus* étaient pitoyables, ne savaient plus qui et où ils étaient. Maman fut emmenée au *Revier* et nous, les trois enfants sans maman, nous étions perdus. Nous nous laissions mener, rien n'avait grande importance.

Comment s'est passé le rapatriement ?

On nous plaça par nationalité et bien entendu nous étions dans le groupe des Français. Le grand jour est arrivé, nous pouvions enfin quitter Bergen-Belsen. Avec mon frère Robert, nous avons trouvé de vieux chiffons avec lesquels nous avons confectionné un ballot pour y entasser la nourriture. Le jour du départ, Robert a pris le ballot de nourriture sur l'épaule et moi je devais porter mon petit frère André. Il était dans un état épouvantable, le ventre gonflé à l'extrême, ses bras et jambes grêles, il ne savait plus marcher. Nous-mêmes, Robert et moi étions dans un tel état de faiblesse qu'au bout de quelques centaines de mètres, il nous a fallu abandonner notre ballot afin de porter tous deux le petit frère. Nous étions à trois, nous suivions la foule. Tant bien que mal, nous sommes arrivés dans une gare où se trouvaient des wagons à bestiaux. Le voyage du retour a été long, les voies ferrées étant bombardées, on s'arrêtait le soir. Nous les enfants, on se sentait comme des objets, on ne savait plus penser, plus réfléchir. Notre objectif était de rester ensemble. C'est ce qui nous a donné cette force de tenir.

De retour en France, vous n'aviez pas de famille pour prendre soin de vous ?

À Paris nous attendaient des camions qui nous ont emmenés à l'hôtel Lutetia où sont passés la plupart des déportés français. À la fin de la journée, il n'y avait plus grand monde au Lutetia, mais nous personne n'était venu nous chercher. Nous n'avions personne. Ce jour-là, bien sûr nous étions contents d'être libres, d'être en France, mais en même temps nous étions très tristes. Nous avons quitté maman dans un état désespéré, on se demandait si elle vivait encore. Nous n'avions pas de nouvelles de papa. Nous étions perdus. La Croix-Rouge nous a placés dans un préventorium à Hendaye. Nous y étions bien forcément, on nous soignait, on nous donnait à manger à notre faim, mais nous nous sentions toujours bien seuls. Un jour, la porte de notre chambre s'est ouverte et vous

ne devinez jamais qui est entré. C'était maman que l'on n'attendait plus. Elle était là devant nos yeux d'une maigreur terrifiante. C'était à peu près deux mois après notre retour. Maman avait été rapatriée avec un avion sanitaire. Quel bonheur c'était pour nous ! La vie reprenait un sens, nous avions maman.

Comment la vie a-t-elle repris son cours pour votre famille ?

Après un certain temps, après avoir été soignés, nous sommes revenus dans le Nord. Nous avons trouvé la maison, mais dans un tel état, tout avait été pillé, il n'y avait plus rien ! Même le papier à tapisserie avait été enlevé des murs. Nous n'avions absolument plus rien. Les voisins ont été formidables, chacun a amené quelque chose en fonction de ses moyens pour nous meubler. Malheureusement un peu plus tard, nous avons appris par d'autres déportés qu'au moment de notre séparation à Malines, papa avait été emmené au camp de Buchenwald. C'était un camp réputé très dur et cependant papa a tenu le coup jusqu'au bout. Ce n'est que deux ou trois jours avant la libération que les nazis ont emmené un groupe de Juifs hors du camp et les ont mitraillés. C'est alors que nous nous sommes rendu compte que plus jamais nous ne reverrions papa. C'était dur pour nous à l'époque, nous devenions orphelins. C'était dur aussi pour maman qui devenait veuve avec trois enfants à la santé précaire. Nous avons connu des années très difficiles après notre retour.



Lili Rosenberg en 1945

Quand avez-vous commencé à parler de votre expérience ?

Avec l'apparition des négationnistes, ceux qui ont osé dire que tout cela n'avait pas existé. Il fallait absolument que je rencontre des jeunes. Pourtant je vous assure, j'étais timide à l'époque, mais je ne pouvais laisser ces gens dire n'importe quoi. J'ai commencé à témoigner, tout doucement. Ce n'est pas si facile, vous savez, de témoigner. Aujourd'hui, il y a tant de demandes et malheureusement si peu de déportés qui peuvent encore témoigner. Pour moi, c'est indispensable que les jeunes sachent ce qui s'est passé, connaissent ces horreurs pour qu'elles ne se reproduisent plus. Je dis aux enfants d'être vigilants, car le mal peut revenir, sous une autre forme bien sûr. Je leur dis d'être courageux et de ne pas laisser dire n'importe quoi, de rétablir la vérité.



FÉDÉRATION
WALLONIE-BRUXELLES

Depuis 2003, l'action de l'ASBL Mémoire d'Auschwitz s'inscrit dans le champ de l'Éducation permanente.

À travers des analyses et des études, l'objectif est de favoriser et de développer une prise de conscience et une connaissance critique de la Shoah, de la transmission de la mémoire et de l'ensemble des crimes de masse et génocides commis par des régimes autoritaires. Par ce biais, nous visons, entre autres, à contrer les discours antisémites, racistes et négationnistes.

Persuadés que la multiplicité des points de vue favorise l'esprit critique et renforce le débat d'idées indispensable à toute démocratie, nous publions également des analyses d'auteurs extérieurs à l'ASBL.